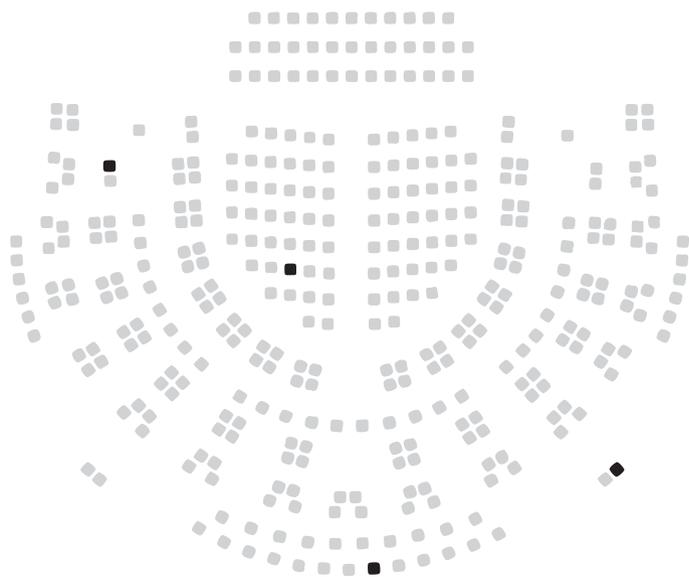


D'après

TRISTAN & ISOLDE

réinterprété par
CHRISTINE FÉRET-FLEURY



 Prélude

PRÉFACE



Mon premier choix s'était porté sur *Le Vaisseau fantôme*, dont la touche fantastique me séduisait, mais *Tristan et Isolde* nous immerge dans la fascination d'une histoire universelle, qui circule depuis des siècles et même sans doute des millénaires dans nos civilisations. Deux êtres s'aiment et cet amour est empêché ; s'y opposent des contraintes et injonctions sociales, religieuses, économiques, guerrières. Histoires de familles ennemies dans *Roméo et Juliette*, de différence de classe sociale dans *Paul et Virginie*, de vengeance dans *Le Cid*, d'intérêt politique dans *Médée*, de racisme dans *Othello*... La liste est très longue. Achille et Patrocle sont séparés par la guerre alors qu'ils combattent dans le même camp devant la ville de Troie ; Tancrede tue Clorinde, la femme qu'il aime et qu'il ne reconnaît pas car son armure dissimule son visage. Autant de souffrances qui auraient pu être évitées si l'amour l'emportait réellement sur toute autre passion humaine – notamment celle de la guerre ; et c'est peut-être le cas, mais seulement pour celles et ceux qui

D'après *TRISTAN & ISOLDE*

vivent la passion amoureuse. Les autres, souvent, y voient seulement une folie qui bouleverse l'ordre établi.

Pour adapter cette histoire, j'ai compris qu'il fallait tenir compte de l'incompréhension de l'entourage, de son égoïsme, mais aussi du contexte historique et culturel. Dans les premières versions de *Tristan et Isolde* qui nous sont parvenues, Isolde/Iseult/Yseut est une princesse d'Irlande donnée en mariage au roi Marc de Cornouaille, en Bretagne. À l'époque, personne ne demandait l'avis des jeunes filles nobles au sujet de leur futur époux : elles servaient de monnaie d'échange ou garantissaient la paix entre deux peuples ennemis, apportant en outre des terres ou des châteaux en dot. C'est aussi le cas de l'Isolde de ce roman, dont le destin est déterminé par les longues années de guerre civile entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, et par la pauvreté. En 1922, il y a tout juste un siècle, une fille pouvait aussi être forcée de consentir à un mariage qu'elle ne souhaitait pas. Et c'est encore le cas dans certaines parties du globe. Le thème de l'amour impossible, ce drame humain qui a nourri de si nombreuses œuvres littéraires, musicales, picturales, théâtrales, etc., est toujours vivant. Nous pouvons l'étudier, en percevoir la beauté mais aussi la dimension tragique – et nous pouvons aussi essayer de ne pas reproduire dans nos vies les mécanismes qui ont mené à la mort tant d'êtres humains, réels ou fictifs.

Prélude

(Extrait musical : prélude)

— Sol !

L'appel fuse dans les hautes herbes comme un cri d'oiseau. Puis se répète, insistant :

— Sol !

Ce n'est pas la voix du père. Ses poumons malades ne lui permettent plus qu'un chuchotement, un grognement parfois quand il veut exprimer son mécontentement ou son indignation. Et le soleil n'a pas dépassé la colline.

Elle a encore un peu de temps.

— Sol !

Les jumeaux. Elle les imagine en ce moment, se bousculant sur le chemin. Leur tignasse en bataille, leurs joues criblées de taches de rousseur, leurs yeux bleus et leurs corps maigres. Ils mangent rarement à leur faim. Pas plus qu'Isolde, mais elle a fini sa croissance, elle peut se priver. Et elle se prive souvent. Pour eux. Pour sa petite sœur Molly. Pour Sinéad, le bébé.

Pour sa famille, déjà détruite par la mort de sa mère, puis par celle de son frère quelques mois plus tôt.

Sans se retourner, elle continue de gravir la colline. Elle ne répondra pas aux appels, pas maintenant. Isolde a besoin d'un peu de temps. Ce matin, elle dit au revoir à l'Irlande. Au paysage qu'elle connaît par cœur car elle n'en a jamais connu d'autre. Aux maisons éparpillées, grises et basses, aux rares troupeaux, aux petites routes sinueuses. Aux pierres dressées et leurs vieilles, si vieilles inscriptions comblées par un lichen presque noir. À la rivière où elle allait se baigner avec les autres gosses de l'école, quand elle était encore une fillette insouciant. À la mer qui se devine au loin, guère plus qu'un trait argenté.

À tout ce qu'elle ne reverra plus.

« Bien sûr que si », a dit le père. « Tu reviendras nous voir dans quelques années, quand tu seras devenue une femme accomplie, une mère. Ton mari ne t'en empêchera pas. Il me l'a promis. »

Isolde n'a pas répondu. Elle sait reconnaître une vraie promesse d'une fausse. Son mari ? Cet Anglais qui l'a achetée comme un cheval de course, par caprice, pour affirmer son pouvoir, fera tout pour qu'elle oublie ses origines. Il pense pouvoir la diriger, l'éduquer à sa manière, parce qu'elle n'a que seize ans et lui, vingt de plus. Il ne lui permettra pas de revenir. Ni de se souvenir. Il ne voudra pas que leurs enfants connaissent leurs origines. Pour lui, Isolde est une page blanche sur laquelle il va écrire sa propre histoire, celle des vainqueurs. Les hommes sont comme ça. Possessifs, égoïstes. Même son père. Pourtant, il déteste les Anglais. Qui les aime, ici ? Depuis des siècles, ils ont privé les Irlandais de leurs terres, méprisé leur culture et leur langue, persécuté les catholiques. Ils sont l'ennemi héréditaire, celui dont on apprend à se méfier en tétant le sein de sa mère.

Prélude

Mais la famine et la misère sont capables de venir à bout de tout, même des convictions les plus tenaces. Depuis la mort de son fils aîné, tué par les Anglais, Padraig, le père d'Isolde, est un homme brisé. Son regard s'est terni, son dos s'est voûté. Il ne se ressemble plus. Il boit trop – quand il peut trouver du whisky ou de la bière. La jeune fille ne lui en veut pas, elle sait que pour lui c'est le seul moyen d'oublier pendant quelques heures le jour où il a trouvé le cadavre de Sean jeté dans une tourbière comme un chien renversé par une charrette. Ce jour-là, il a maudit Dieu ; il a renversé la tête en arrière et a hurlé à la face du ciel gris, longtemps, longtemps, jusqu'à ce que des voisins viennent le relever et l'emmener chez lui pendant que d'autres prenaient soin de la dépouille.

Isolde n'oubliera jamais ce jour-là. Pas plus que celui où, en revenant de l'église sur son vieux vélo, elle a entendu un faible gémissement derrière une haie. Elle aurait pu continuer son chemin, elle ne l'a pas fait. Sa première pensée a été : « c'est un des nôtres. » C'était avant la trêve avec l'Angleterre, la moitié des gars du pays était en prison, l'autre moitié s'entraînait aux armes avec les rebelles ou combattait à leurs côtés. Isolde venait d'enterrer son frère, elle n'allait pas abandonner un blessé.

Quand elle s'est agenouillée à côté de lui, elle a tout de suite compris son erreur.

C'était un Anglais. Un ennemi. Son uniforme était couvert de sang, son regard celui d'un cerf acculé par les chiens à la fin d'une traque épuisante.

— Je vous en prie, a-t-il chuchoté, je vous en prie.

Ces mots ont suffi à briser la résolution de la jeune fille. Que pouvait-elle faire ? Le laisser là, rentrer chez elle et se coucher dans son lit tout en sachant que non loin de là, un homme agonisait ? Donner l'alerte, amener les voisins ? Ce serait aussi le livrer à la mort.

Elle ne pouvait pas s'y résoudre. Sur le moment, Isolde n'a pas réfléchi aux conséquences : elle a déboutonné la veste d'uniforme, déchiré la chemise, bouchonné le tissu pour comprimer la plaie. Sa propre écharpe nouée sur le pansement, elle s'est relevée et a inspecté les alentours. Le seul abri possible, une grange inoccupée, se dressait à une centaine de mètres de là. Par chance, sur les pâturages de son père.

— Je ne peux pas vous porter, a-t-elle dit sèchement. Je vais vous traîner. Il ne faudra pas crier. Si vous criez, vous êtes mort. Vous comprenez, l'Anglais ?

Les yeux du garçon étaient deux puits de nuit et de souffrance. Il a hoché la tête.

— Bien. Allons-y. Serrez les dents. Si je vous entends gémir, je m'en vais.

Elle se forçait à paraître dure – cet Anglais ne méritait pas mieux. Et puis, si quelqu'un l'entendait, il ne serait pas seul à prendre quelques balles dans la peau. Elle aussi risquait sa vie, autant qu'il le sache.

Quand elle a refermé derrière eux la porte de la grange, en sueur, le dos tenaillé par une douleur brûlante, elle a vu qu'il s'était évanoui. Il n'avait pas crié. Elle a lâché le corps devenu mou – comment un corps si mince pouvait-il être si lourd ? – et s'est essuyé le front. La folie de son acte lui apparaissait tout à coup. Mais il était trop tard pour reculer. Ce qui reposait sur elle, à présent,

Prélude

c'était une vie humaine. Étrangement, elle en tirait une sorte de fierté. À seize ans, elle avait le pouvoir de tuer, et aussi de sauver – peut-être.

Sauver un homme, c'était quelque chose. Même un Anglais.

Et elle est revenue. Chaque jour. Avec des bandages propres, de l'eau, de quoi désinfecter la blessure et le peu de nourriture qu'elle pouvait soustraire à sa propre portion. Chaque tranche de pain comptait, chaque pomme de terre, chaque navet. Personne n'était riche, au village, et leur famille moins encore que d'autres. Par chance, l'homme ne pouvait pas avaler grand-chose. Le soir, la fièvre montait, et il se mettait à délirer. Elle essayait de le faire boire, regardait le liquide couler sur son menton, l'essuyait avec son mouchoir. Il avait un beau visage aux joues creuses, assombri par une barbe naissante. Comme il gardait les yeux fermés, elle n'avait plus rencontré son regard.

C'était mieux comme ça, pensait-elle.

Le troisième jour, la plaie était violacée, vilaine. C'était à la fois horrible et fascinant, cette chair qui se boursoufflait comme si elle était douée d'une vie propre. Sol a volé un peu d'eau-de-vie dans le cruchon que son père cachait dans la réserve de tourbe, l'a versée sur le bourrelet jaune-rouge. Le corps du blessé s'est arqué, mais celui-ci n'a pas gémi. En le regardant mieux, elle a remarqué qu'il se mordait les lèvres au sang. Sa main a glissé vers la sienne, l'a serrée, fort. Pas plus de quelques secondes. Elle s'est reculée, saisie par le contact de la peau brûlante.

Il allait mourir, elle en était certaine. Elle n'avait pas dû faire ce qu'il fallait. Il avait besoin de médicaments, d'un vrai médecin, mais bien sûr, c'était impossible. Elle ne pouvait prévenir personne.

Juste rester là, à le regarder. Jusqu'à connaître par cœur chaque trait de son visage. Étrangement troublée, et refusant de l'être. Car, soir après soir, ce front, ce nez, cette bouche entraient un peu plus dans son cœur, comme les détails d'un tableau qu'on apprend peu à peu à connaître.

Le lendemain, en défaisant le bandage souillé, elle a senti une saillie sous la peau du blessé. Quelque chose voulait sortir, avec le pus, le sang. Peut-être que... Elle a pris son couteau dans sa sacoche. Le manche de bois, tiède, s'est logé au creux de sa paume. Sensation familière. Sean avait le même. Un cadeau de leur père pour leurs étrennes, six ans plus tôt. Sur les lames, il avait fait graver leurs prénoms. *Sean. Isolde*. Ainsi chacun reconnaîtrait le sien. « Un couteau se fait à la main de celui qui l'utilise », avait-il dit. « Un couteau ne se prête pas, il se donne parfois, dans certaines circonstances. Peut-être ne découvrirez-vous jamais lesquelles. Je vous le souhaite. »

Isolde a déplié la lame, l'a nettoyée avec le reste d'eau-de-vie, puis passée sur la flamme de la lanterne posée sur le sol en terre battue. Elle a approché la pointe de l'arme de la chair abîmée. Trancher droit sous la croûte en train de se former, ne pas trembler. Pourvu qu'il ne se débâte pas. Elle a fermé les yeux une seconde, inspiré à fond.

Un flot de sang, de pus, s'est échappé de la blessure. Et un petit triangle de métal, qu'elle a recueilli au creux de

Prélude

sa main avant de l'enfourer dans sa poche sans le regarder. Elle n'en avait pas besoin, elle savait ce que c'était. Au corps à corps, les hommes, leurs hommes, les Irlandais, se battaient au couteau. Certains avaient récupéré des baïonnettes datant de la guerre. Une lame s'était cassée dans le flanc du blessé, provoquant l'infection.

Elle a refait le pansement. Cette fois, l'homme a ouvert les yeux et l'a fixée.

— Comment t'appelles-tu ? a-t-il demandé d'une voix rauque.

— Si je te le dis, tu me dénonceras.

— Jamais. Tu m'as soigné, tu m'as sauvé. Je veux juste savoir qui remercier.

Elle a hésité, puis fini par lâcher :

— Isolde. La plupart du temps, on m'appelle Sol.

— C'est un beau nom, a-t-il murmuré.

Il a attendu qu'elle ait bouclé sa sacoche pour reprendre :

— Moi, c'est Tantris.

Elle s'est étonnée :

— Bizarre. C'est ton nom de famille ?

Il n'a pas répondu. Il dormait déjà, épuisé.

Le matin suivant, quand elle a poussé la porte de la grange, il n'était plus là. La paille entassée gardait encore la forme de son corps.



— Sol !

Elle ne peut plus ignorer l'appel. Une dernière fois, elle laisse ses yeux errer sur le paysage familier : les prés

d'un vert intense délimités par des haies ou des murets écroulés, les flancs mauves de la crête où se dresse la bicoque de Brangaine, sa cousine, dont la mère est la guérisseuse du village. Les maisons tassées tout au fond de la vallée, autour de l'église, son clocher de guingois. Comment supportera-t-elle de vivre dans une rue de Truro, en Cornouailles – une ville sans air, sans lumière, sans espace où reposer son regard ?

Elle le supportera. Parce qu'il le faut. Sir Mark Blunt a racheté presque toutes les terres qui entourent la ferme familiale. Il la voulait aussi, cette ferme. Il est venu négocier le prix. Ce n'était pas une question d'argent, mais il ne le savait pas – ou peut-être avait-il choisi de l'ignorer. Il a vu Isolde en train d'étendre du linge et il en est tombé amoureux. Quand on est riche, on a les moyens de s'offrir presque tout, même une épouse. Le lendemain, il est revenu et il a mis le marché sur la table : il renonçait à la ferme en échange de la main d'Isolde. Il paierait pour l'éducation des plus jeunes. Pour l'entretien des bâtiments. Pour tout.

La terre. Ne pas abandonner la terre, jamais. Au fond du cœur détruit de son père persistait cette conviction-là. Une fille ? Elle quitte la maison pour se marier, c'est dans l'ordre des choses. Il lui restait d'autres enfants, c'était à eux qu'il pensait d'abord, à assurer leur avenir. Alors, il a donné l'aînée en gage.

— Tu vivras mieux, toi aussi, a-t-il tenté d'argumenter. Tu es intelligente, tu peux apprendre. Montre-leur ce que valent les Irlandaises.

Elle a pleuré, l'a supplié, en vain. Devant elle, ce n'était plus son père qu'elle voyait, mais un roc insensible.

Prélude

Il avait pris sa décision, il ne reviendrait pas sur la parole donnée.

Même à un Anglais.

Et puis, elle aussi a pensé à sa famille. En Irlande, les enfants ne restent pas longtemps des enfants. Il y a trop de pauvreté. Les champs, l'usine, la rue les dévorent avant leurs vingt ans. Elle a voulu leur donner cela : une enfance.

Et la sécurité, jusqu'à ce qu'ils grandissent et brûlent à leur tour du désir de se battre et de gagner l'indépendance de leur pays.

Alors, elle a accepté ce mariage. Peut-être son sacrifice vaudrait-il quelque chose un jour. Elle ne pouvait pas en être sûre, mais elle l'espérait.

— Sol !

L'appel est pressant. Isolde fait demi-tour et redescend la pente à pas lents. Une main invisible serre sa gorge, elle a du mal à respirer.

En bas, son destin l'attend, ce destin qu'elle n'a pas choisi.

Il est si rare qu'une femme puisse choisir.



Partie 1

(Extrait musical : acte I, scène 2)

La voiture ralentit. Au bout du quai se profile la silhouette massive du ferry. Un panache de fumée s'échappe de l'unique cheminée et se mêle aux nuages bas. Le chauffeur peine à se frayer un passage parmi les porteurs, marchands de gâteaux, voyageurs traînant à leur suite des enfants brailards. Jamais Sol n'a vu une telle foule. Sur la banquette de velours vert foncé, elle cherche la main de Brangaine, la serre.

— J'ai peur, souffle-t-elle.

— C'est pour ça que je suis là, répond sa cousine avec calme.

La dernière lettre de Sir Mark suggérait qu'Isolde aurait probablement besoin de la compagnie d'une personne de sa famille, « le temps de s'adapter à sa nouvelle vie ». Les deux filles ont le même âge, elles ne se sont jamais quittées. Elles ne se ressemblent pas, pourtant. Sol a de longs cheveux roux clair, des yeux verts. Brangaine est brune. Dans son visage rond, au teint pâle, ses yeux couleur de myosotis brillent

de curiosité. Pour elle, ce départ est une aventure. Traverser la mer d'Irlande. Vivre dans une grande ville. Manger à sa faim tous les jours. Peut-être entamer des études d'infirmière. Une chance unique d'échapper à la pauvreté. Elle a tout de suite accepté d'accompagner sa cousine.

Contrairement à cette dernière, la jeune fille n'est pas effrayée par le tumulte du port. Ces bruits, ces couleurs, cette pagaille joyeuse lui plaisent. Là au moins, il y a de la vie. Brangaine serre plus fort la main d'Isolde pour la rassurer. Toutes deux portent des vêtements neufs, robes et manteaux, en beau tissu moelleux. Elle n'a jamais rien vu de pareil : jusque-là, elle finissait d'user les jupes et les pulls de ses sœurs plus âgées, souvent reprisés, presque réduits à l'état de loques. Maintenant, tout comme Isolde, elle possède des souliers en cuir, un chapeau, une écharpe, des gants, un sac de voyage où la gouvernante de Sir Mark, qui s'est chargée des achats, a plié une chemise de nuit, du linge, un nécessaire de toilette.

Est-ce que c'est ça, être riche ? Ne plus craindre de souffrir du froid, de tomber malade ? Ne pas s'inquiéter pour son prochain repas ? Remercier d'un signe de tête le chauffeur qui vous ouvre la portière de la voiture, monter d'un pas assuré la passerelle d'un bateau ?

Si c'est ça, c'est merveilleux. Brangaine se sent un peu ivre. Pourquoi Isolde a-t-elle l'air si triste ? Bien sûr, elle n'a vu son fiancé qu'une fois. Et il est beaucoup plus vieux qu'elle, il a plus de trente ans ! Mais elle va vivre dans une belle maison, avec des domestiques à ses ordres, elle aura tout ce qu'elle désire...

Partie 1

— Souris un peu, Sol, chuchote-t-elle. On va bien s'amuser.

— Le neveu de Sir Blunt a fait le voyage pour vous accueillir à bord et vous accompagner, précise le chauffeur qui les a précédées avec leurs bagages. Je vais déposer ceci dans votre cabine.

Il s'éloigne en boitant. C'est un ancien soldat : il a été blessé en combattant aux côtés de Sir Mark pendant la Première Guerre mondiale. Il s'appelle Kurwenal, il ne parle pas beaucoup, mais lui, contrairement à ses compatriotes, n'a pas l'air de mépriser les deux jeunes Irlandaises confiées à sa garde.

Brangaine et Isolde restent là, un peu perdues. Les passagers qui embarquent les frôlent, les heurtent. Le vent tiraille des mèches de leurs cheveux. Elles entendent des bribes de conversations, des rires. Un enfant lance son ours en peluche par-dessus bord et se met aussitôt à hurler. Une sirène retentit : le départ est proche.

— Viens, suggère Brangaine, montons sur le pont !

Isolde fait non de la tête.

— Je ne veux pas voir l'Irlande disparaître...

— Allons à l'avant, alors. Contempler la mer libre.

— Libre ? lance la jeune fille, amère. Je ne suis plus libre et tu le sais.

Sa cousine hausse les épaules et l'entraîne. Elle est trop excitée pour se soucier des humeurs de Sol. Ça lui passera. Le mariage change tout, pour les filles. Surtout un mariage comme celui-là, presque digne d'un conte de fées. Si seulement ce Sir Mark n'était pas anglais !

À la proue du ferry, un jeune marin, assis sur une caisse, mâchonne du tabac. Il crache à ses pieds un jet de salive brune, puis se met à chanter :

*Le vent frais souffle
En direction de la patrie :
Enfant d'Irlande,
Où peux-tu bien être ?...
Sont-ce tes soupirs
Qui gonflent mes voiles ?...
Souffle, souffle, ô vent !...
Hélas, hélas, mon enfant !...*

Isolde se raidit. Les paroles de la chanson font écho à sa propre tristesse, mais ce n'est pas à cause de cela que tous ses muscles se contractent : elle vient d'apercevoir une silhouette vêtue d'un long manteau gris et coiffé d'un chapeau de la même couleur. L'homme lui tourne le dos. Un goéland s'est perché sur le bastingage, tout près de lui, et semble l'observer avec attention. L'air est plein des cris des oiseaux marins. Le brouillard a déposé sur le pont une pellicule humide, l'acier brille comme une lame affûtée.

Elle ne peut détacher son regard de l'homme immobile.
— Qu'est-ce que tu as ? demande Brangaine, intriguée.
— Là... Tu le vois ? Ce passager ?
— Oui, et alors ?
— J'ai l'impression de le connaître.
— Lui ? Tu te fais des idées.

Des idées ? Alors d'où vient ce frisson glacé qui parcourt tout son corps ? Elle a la gorge serrée, comme si elle allait

Partie 1

éclater en sanglots. Alors qu'elle n'a pas versé une seule larme depuis que la maison familiale a disparu au premier tournant de la route. Jusqu'à cet instant, sur le bateau, elle n'était plus elle-même, mais une grande poupée qu'on avait habillée, assise dans une luxueuse voiture, déplacée d'un endroit à un autre. Un jouet grandeur nature, destiné à satisfaire un caprice de riche. Depuis des siècles, les femmes ont servi de trophées, d'otages et de monnaie d'échange, mais Sol ne pensait pas qu'une chose pareille pouvait lui arriver. Des jolies filles, il y en a d'autres en Angleterre, et même en Irlande. Sir Mark pouvait épouser qui il voulait, avec sa fortune. Pourquoi elle ? Elle n'a pas beaucoup d'éducation, ni de manières. Si elle sait aider une brebis à accoucher et repriser des bas, elle ignore comment on sert le thé dans les salons de la haute société. Elle n'a pas fréquenté l'école longtemps, il y avait trop de travail à la ferme. Après la mort de sa mère, elle a dû s'occuper de Sinéad, le bébé. Faire la lessive, la cuisine, le ménage. Des tâches qu'elle a assumées sans se plaindre. C'était dur, mais elle était chez elle.

— Il t'a aimée au premier regard, lui a dit Brangaine dans la voiture. Comme dans les romans.

Ce roman-là, Isolde n'a pas envie de le lire, encore moins d'en être le personnage principal. Mais pour un Irlandais, toute promesse est sacrée. Autant que les vœux du mariage. Unis, jusqu'à ce que la mort vous sépare. Padraig a donné sa parole à Sir Mark, et elle à son père. Liée à tout jamais par quelques mots prononcés à voix basse au coin d'un feu de tourbe.

Responsable du sort de sa famille. Un fardeau bien lourd pour une fille de seize ans. Mais Isolde est forte.

D'après *TRISTAN & ISOLDE*

Elle ne se dérobera pas à son devoir. Son père le sait, et elle le sait aussi.

Un mouvement, devant elle, l'arrache à ses pensées. L'homme debout à la poupe a bougé. Il se retourne lentement et se dirige vers les deux jeunes filles. Dans l'ombre du chapeau de feutre, Sol ne distingue pas ses traits. Son angoisse grandit, sans qu'Isolde comprenne encore d'où elle vient. Elle lutte pour respirer normalement. Brangaine lui parle, mais elle n'entend que des sons déformés. Une vague énorme a dû recouvrir le bateau, elles sont sous l'eau, et celui qui s'approche un étrange poisson des profondeurs.

Un poisson à visage humain.

Un visage qu'elle reconnaît aussitôt.

— Tantris...

L'homme soulève son chapeau et incline la tête.

— Je suis Tristan Blunt, dit-il. Le neveu de votre fiancé, mademoiselle.

— Vous êtes Tantris ! Je ne peux pas me tromper ! s'écrie Isolde.

Il se trouble. Évite son regard.

— La guerre est finie, mademoiselle. Il y aura bientôt un État libre d'Irlande. Tout cela, c'est du passé. Oubliez-le. Avez-vous fait bon voyage ?

Sans répondre, Isolde tourne les talons et fonce aveuglément sur le pont glissant, Brangaine à sa suite.

Vite, avant que le cri qui monte de son ventre ne résonne dans le vent déchaîné !